

WEBER Benjamin (dir.)
Croisades en Afrique.
Les expéditions occidentales à destination
du continent africain, XIII^e-XVI^e siècle

Toulouse, Presses universitaires du Midi,
 Méridiennes
 2019, 374 p.
 ISBN : 9782810705573

Le présent ouvrage dirigé par Benjamin Weber et publié dans la collection « croisades tardives » des Presses universitaires du Midi, propose une réflexion sur les formes armées de la confrontation interconfessionnelle sur le continent africain entre les XII^e et XVI^e siècles, période marquée par l'apogée de l'intérêt porté à l'Afrique en Occident. Cet espace était en effet loin d'être marginal et depuis longtemps les regards européens se tournaient vers ce continent, au même titre que l'Asie ou que les confins orientaux de l'Europe. L'affaiblissement de l'Empire mongol au XIV^e siècle fit d'ailleurs reporter sur l'Afrique les espoirs asiatiques déçus et le mythe du Prêtre Jean se déplaça vers l'Éthiopie. La multiplication des contacts, effectués via les routes commerciales ou motivés par l'espoir de conversion, véhiculait des flux d'informations divers. Par ailleurs, la Reconquista et les visées impérialistes intégraient cet espace, notamment côtier, dans les projets européens. Les menaces de la montée en puissance de l'Empire ottoman ne détournèrent pas non plus l'Europe de l'Afrique d'autant qu'au XVI^e siècle, suite aux conquêtes initiées par les frères Barberousse soutenus par Sélim I^{er} et achevées sous le règne de Soliman, la domination turque s'étendit sur le nord du continent. Le regard commença à changer avec le commerce atlantique et l'importance croissante des empires coloniaux asiatiques et américains, détournant les Européens vers d'autres horizons.

L'ouvrage comprend treize études, dont trois en anglais, présentées par ordre chronologique. L'organisation du volume est discutable, Benjamin Weber lui-même se réfère à un classement différent des chapitres dès l'introduction, dans laquelle il mentionne trois espaces d'affrontements. Il y a d'abord l'Afrique presque chimérique qui se trouve au sud de l'Égypte, celle des rois chrétiens et des sources du Nil: la Nubie et l'Éthiopie. L'éloignement physique de la vallée du Nil en faisait un univers habité par des peuples mystérieux. L'existence au XII^e siècle de chansons de croisade intégrant les Nubiens, toujours présentés comme Sarrasins même après leur adhésion au christianisme, prouve la diffusion d'un savoir rapporté en Occident par les croisés, les pèlerins ou les chroniqueurs, même si celui-ci était

très approximatif et laissait libre cours aux réinterprétations. Néanmoins Adam Simmons (*The Changing Depiction of the Nubian King in Crusader Songs in an Age of Expanding Knowledge*, p. 25-47) montre que le personnage du roi de Nubie évolua dans la littérature de croisade entre le XII^e et le XIV^e siècle, parallèlement au développement des connaissances européennes concernant cet espace.

Cette Afrique de l'Est servait également l'imaginaire chrétien en donnant à croire en la possibilité de prendre les puissances musulmanes à revers par la coupure du Nil en Éthiopie. Cette capacité prêtée aux Négus de bloquer ou de détourner le cours du Nil, condamnant les Égyptiens à une mort par dessiccation, relevait tout autant de l'information géographique sur le fleuve et sa crue que du mythe. Benjamin Weber (*Bloquer le Nil pour assécher l'Égypte: un ambitieux projet de croisade? (XIV^e-XV^e siècles)*, p. 215-243) analyse l'intérêt des Européens pour la légende du Nil bloqué et montre comment le pouvoir des Négus sur le fleuve était devenu un élément de la réflexion sur la guerre contre l'Islam. Toutefois cette réflexion ne se transforma pas en projet concret de soumission de l'Égypte, d'autant qu'à la fin du XV^e siècle les efforts de croisade étaient dirigés contre les Turcs, délaissant l'Égypte mamlouke. Dans les années 1450 le Négus recevait d'ailleurs des lettres du pape et était démarché par des souverains européens dans l'objectif clair d'unir les rois chrétiens contre les Turcs. Mais comme le montre Verena Krebs (*Crusading Threats? Ethiopian-Egyptian Relations in the 1440s*, p. 245-274), là n'étaient pas les attentes éthiopiennes au XV^e siècle. Le roi d'Éthiopie était lui-même engagé dans des tractations diplomatiques avec le sultan mamlouk menaçant de contrebalancer la persécution contre les chrétiens des territoires mamlouks par la persécution contre les musulmans dans son propre royaume, et de détruire l'Égypte par la force des armes et l'obstruction du Nil. Il avait néanmoins conscience que l'escalade des tensions diplomatiques avec l'Égypte pouvait avoir de sévères répercussions pour les chrétiens vivant en terre mamlouke. Les relations entre ces deux États, qui partageaient à la fois les rives du Nil et celles de la mer Rouge, tenaient également de l'interdépendance économique.

Le deuxième terrain d'affrontements est celui de l'Afrique du Nord centrale, entre Alger et Tripoli, un espace connu et parcouru par les Occidentaux depuis des siècles. Ici les adversaires étaient proches et les offensives étaient réelles. Les intérêts économiques s'accordaient avec la prolongation de la lutte contre les puissances musulmanes et avec la lointaine idée de reconquête des lieux saints. Djerba et Mahdia étaient ainsi perçues à la fois

comme des postes avancés en Méditerranée et comme des territoires à exploiter ou à piller. Les enjeux économiques et territoriaux prédominaient souvent au regard des simples motivations d'ordre religieux. Dominique Valérian (*Les entreprises chrétiennes contre Djerba : croisades ou stratégies de contrôle des réseaux de commerce et de navigation ?*, p. 49-68) montre que l'occupation de Djerba par les chrétiens de manière irrégulière pendant environ 80 ans s'inscrivait dans un mouvement général d'expansion de la Chrétienté, plus ou moins appuyé par un discours de croisade qui permettait de légitimer les expéditions. Néanmoins les intérêts religieux semblaient relégués au second plan face aux bénéfices liés à la position de l'île située au point de passage entre les deux bassins de la Méditerranée et à la volonté d'exploiter ses richesses. Les enjeux, multiples et complexes, doivent ainsi se comprendre à plusieurs échelles d'analyse. Au sujet de Mahdia, Urs Brachthäuser (*L'expédition contre Mahdia en 1390. Les regards français sur une incursion au Maghreb*, p. 99-134) fait également part de motivations chevaleresques à travers la recherche de la gloire par les combattants français et bourguignons, faisant contraste avec le pragmatisme génois profondément critiqué dans les chroniques françaises contemporaines de l'expédition de 1390. Les chevaliers français se pensaient comme les successeurs de saint Louis, mort devant Tunis en 1270.

Dans le cas de Charles Quint et de ses expéditions africaines, notamment la campagne de Tunis de 1535, il s'agit avant tout de symbole politique, comme l'affirme clairement Emmanuelle Pujeau (*La campagne de Tunis de 1535, croisade personnelle de Charles Quint ?*, p. 295-318). Charles Quint, dont les exploits sont mis en parallèle avec ceux de Scipion l'Africain chez les chroniqueurs italiens, prend le rôle du chevalier courtois des chansons de geste. L'idée de croisade apparaît secondaire et s'efface devant le prince en représentation, accompagné d'artistes, cherchant à renouer avec l'élan d'un Frédéric Barberousse en accomplissant une prouesse chevaleresque révélant sa puissance impériale. Dans l'œuvre du chroniqueur Nicaise Ladam, présentée par Pierre Couhault (*Égal de Gédéon, meilleur que saint Louis. Les croisades africaines de Charles Quint vues par Nicaise Ladam*, p. 319-359), la réception des expéditions de l'empereur est plus traditionnelle. Charles Quint est présenté en défenseur de la Chrétienté, digne héritier des croisades des Trastamare, de saint Louis et des Valois. Nicaise Ladam lui oppose le comportement scandaleux du roi de France allié aux Turcs. Dans sa vision, les expéditions de Charles Quint en Afrique s'inscrivent dans une confrontation globale entre Chrétienté et Islam. Là encore, dans le cas de Charles

Quint, différents cadres interprétatifs sont possibles offrant des images différentes d'un même événement.

L'idée d'une rechristianisation possible des lieux saints ou même des territoires anciennement chrétiens s'effrita progressivement. Anne Brogini (*La croisade africaine des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1530-1554)*, p. 275-294) étudie l'occupation de Tripoli par les chevaliers hospitaliers entre 1530 et 1551. Le combat mené par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en vue de la protection ou de la reconquête des présides espagnols en Afrique faisait usage de la rhétorique de croisade. L'intérêt économique, militaire ou territorial apparaît mineur face au rêve de transformer le préside de Tripoli en un État croisé sous leur gouvernance, tête de pont d'une future croisade générale menant à la défaite de l'Empire ottoman. L'échec des Hospitaliers montre toutefois qu'au XVI^e siècle, la christianisation des terres musulmanes relevait davantage du symbole.

Le troisième et dernier front est celui de l'Afrique atlantique, s'étendant du détroit de Gibraltar au golfe de Guinée, voire jusqu'au Cap de Bonne-espérance tant le voyage de Vasco de Gama était sur bien des points un prolongement de ces expéditions africaines. Il s'agissait d'une guerre de proximité principalement menée par les souverains de la péninsule Ibérique bien informés sur la situation politique de leurs voisins africains, guerre qui se focalise en premier lieu sur le détroit de Gibraltar et les espaces environnants. La croisade jamais réalisée de Pierre I^{er} de Castille (1350-1369) était avant tout une mise en scène, mais elle témoigne de la persistance des espoirs de gagner les terres africaines au christianisme. Le règne de Pierre I^{er} est souvent présenté comme une pause dans la Reconquête, une image véhiculée par l'active propagande du clan trastamare qui visait à faire passer le souverain pour un roi négligeant la lutte contre l'Islam. Julie Marquer (*Pierre I^{er} de Castille en Afrique. Chroniques d'une croisade avortée*, p. 69-97) constate que les sources castillanes et françaises instrumentalisaient l'alliance politique avec Muhammad V de Grenade pour prouver que le roi avait renié sa foi chrétienne. Pourtant la correspondance que Pierre I^{er} échangea avec le pape Innocent VI en 1354 montre qu'il aurait eu l'intention de mener une expédition en Afrique, encouragé par un certain Abdallah, « roi des montagnes claires », difficilement identifiable, qui proposait de se convertir au christianisme. Des sources arabes montrent par ailleurs que Pierre I^{er} envisageait d'étendre le pouvoir de la Castille sur le détroit de Gibraltar et de poursuivre la politique de ses aïeux. Dans des eaux encore septentrionales, Vítor Inácio Pinto et Luís Filipe Oliveira se penchent tous les deux sur la prise de Ceuta (1415) avec une approche toutefois différente. Le premier (*The Siege*

of Ceuta (1418-1419), p. 151-170) analyse la diversité des motivations qui incitèrent la cour portugaise à une telle conquête et évoque des difficultés d'ordre pratique. Là encore les finalités sont multiples. Si l'auteur suggère des motivations religieuses, il mentionne parallèlement la mise en avant de la position de Ceuta dans le contrôle des routes commerciales, la volonté de contrôler le détroit de Gibraltar et la détermination, par cette expédition, à mettre fin aux dommages causés par les musulmans dans la péninsule, notamment les attaques de pirates le long des côtes de l'Algarve. S'y ajoutait le désir de célébrer la chevalerie des fils de Jean I^{er}. Luís Filipe Oliveira (*La conquête de Ceuta et le chemin de Jérusalem*, p. 171-193) replace l'expédition dans un contexte plus large et montre qu'il y avait alors, à la cour portugaise, un courant qui présentait la conquête de Ceuta comme le premier succès d'une longue croisade en Afrique ouvrant la voie vers Jérusalem. Certaines sources allusives démontrent que les horizons du souverain allaient bien au-delà du port et de la ville de Ceuta, à travers la volonté de poursuivre l'action en Afrique et l'intention d'y engager les ordres militaires. Cette lecture possible offre une interprétation symbolique de la conquête.

À partir de la prise de Ceuta, la partie occidentale du Maghreb se trouva au centre des intérêts géostratégiques de la Couronne portugaise en particulier sous le règne d'Alphonse V, dit l'Africain (1438-1481). Si la conquête marocaine concentra la plus grande partie de l'attention et des moyens du royaume, Guillaume Linte (*La « conquête de la Guinée » selon Gomes Eanes de Zurara : une croisade à la marge au xv^e siècle ?*, p. 195-214) démontre qu'il est réducteur de considérer les premières expéditions menées en Afrique de l'Ouest, à partir des années 1430, comme anecdotiques et déconnectées de cette entreprise. Il s'agit plus vraisemblablement d'une extension du front nord-africain. À travers l'analyse de la chronique de Zurara de l'exploration du golfe de Guinée, entre 1433 et 1448, il intègre la « conquête de la Guinée » à un conflit global mené par la Chrétienté contre les Infidèles. Si Jérusalem ne figurait pas dans les horizons, ces expéditions devaient permettre la propagation de la foi parmi les païens et aussi de trouver une route vers le royaume du Prêtre Jean afin d'en faire un allié contre les musulmans. Toutefois ce projet muta profondément. Les voyages portugais prirent progressivement une autre dimension plus centrée sur la construction d'un empire commercial. Néanmoins la recherche du Prêtre Jean en Afrique demeurait un des objectifs de Vasco de Gama en 1497 et le roi Manuel I^{er} (1495-1520) se rêvait en empereur capable de défaire les Mamelouks pour reconquérir la Terre sainte.

Ce troisième front dépassait le littoral et s'enfonçait en direction de l'intérieur du continent. Le récit folklorique du séjour d'Anselme Isalguier à Gao (Mali), présenté par Lukasz Burkiewicz, (*Le voyage d'Anselme Isalguier à Gao au Songhaï (1405-1413. Un exemple d'exploration de l'Afrique au Moyen Âge*, p. 135-150) s'apparente davantage à la légende. Le récit de voyage et la rédaction d'un dictionnaire trilingue (arabe, langue des Touaregs sahariens et songhaï, traduites en latin et français), aujourd'hui disparus, témoignent toutefois de l'intérêt de l'Occident pour cet espace. La figure d'Anselme Isalguier, revenu en 1413 dans sa ville de Toulouse, avec Salame, son épouse noire prise par mariage au roi musulman de Gao, ainsi que leurs filles Marthe, Marguerite et Isabelle – la cadette étant blanche et la benjamine noire – illustre l'importance des transferts réciproques d'informations.

Prolongation de la lutte contre les puissances musulmanes, reconquête de la Terre sainte, soif de légitimation politique, motivations économiques, désir de prouesses chevaleresques, contrôle d'espaces stratégiques, enjeux territoriaux... Cet ouvrage interroge le sens des expéditions en direction de l'Afrique. Le titre aurait d'ailleurs pu comporter un point d'interrogation tant il questionne cette pluralité des formes. En effet, le livre ne s'enferme pas dans une typologie unique, mais il analyse la malléabilité de la notion de croisade et des institutions permettant de la traduire en actes, bien au-delà de la guerre sainte sous impulsion pontificale. Presque tous les chapitres montrent que les motifs politiques, religieux et économiques étaient étroitement intriqués dans les expéditions ou les projets d'expédition des Européens en Afrique. La dimension religieuse était cependant toujours présente dans les sources, bien que recouvrant différentes réalités, entre désir de voir triompher la foi chrétienne et besoin de légitimation. Les récits font une référence implicite ou explicite à la croisade. L'imaginaire collectif d'une reconquête religieuse, nourri par des chansons de geste et par d'importantes réalisations politiques, permettait aux contemporains des expéditions de les associer aux croisades, sans y déceler une réplique des combats en Terre sainte ou leur prolongement.

Cet ouvrage apporte ainsi un éclairage nouveau sur l'Afrique, par le biais de contributions donnant, chacune, une lumière ponctuelle sur une expédition, ou un projet particulier replacé à la fois dans son contexte africain et méditerranéen et dans le contexte plus large des croisades. L'absence quasiment complète de cartes et d'illustrations est néanmoins regrettable. À l'exception d'une carte dans l'article de Dominique Valérian et d'une autre, très petite et difficilement lisible, dans celui d'Anne Brogini, l'ouvrage ne comporte aucune image. Quel

dommage, par exemple, de ne pas avoir reproduit, même en noir et blanc, la série de 12 tapisseries décomposant la campagne de Tunis de 1535 par Charles Quint, alors qu'il en est question longuement dans l'article d'Emmanuelle Pujeau.

Ce recueil invite au décloisonnement et jette un regard différent sur les relations entre l'Occident et le continent africain. Dans la conclusion, François-Xavier Fauvelle (*L'entrespace: l'Afrique comme devenir géographique dans les représentations occidentales, du XII^e au XV^e siècle*, p. 361-369) insiste sur la réinscription de l'Afrique dans une géographie plurielle tout en soulignant l'absence complète d'homogénéité dans la manière de concevoir cet espace. L'Afrique a longtemps été oubliée et a pâti de la concurrence, représentée par l'ouverture des horizons occidentaux vers l'Asie, l'extrême Orient puis l'Amérique. La diversité des sources employées par les auteurs permet d'appréhender différents espaces et acteurs des relations, tout en mettant en lumière la variété des motivations. Si la question de la croisade a toujours fait l'objet de nombreux travaux, cet ouvrage souligne que la chute de Saint-Jean d'Acre de 1291 n'a pas mis fin aux espoirs et aux projets d'expéditions qui continuèrent à se multiplier durant les siècles suivants, notamment en direction du continent africain, et plus encore au XVI^e siècle avec l'expansion de l'Empire ottoman.

Ingrid Houssaye Michienzi
CNRS-UMR 8167 Orient & Méditerranée